

Le masque en photographie

Tandis qu'on se grime pour Halloween, voici un panorama de visages voilés et bariolés. Ou comment le masque peuple régulièrement les images des photographes.

Il y a d'abord les univers qui s'y prêtent. Les mascarades, les carnivals... D'étranges messes où les figures deviennent des entités monstrueuses. D'immenses bouches, d'énormes yeux. Une peau colorée. Des formes tordues en guise de face. Le diable. La mort. Des pantins maléfiques et joyeux qui parquent bruyamment dans les rues. Tel est par exemple le tableau qu'offre une photographie de Graciela Iturbide. L'artiste mexicaine est habituée à voir ce type d'événements dans son pays. Là-bas, on aime jouer avec l'image de la mort, on enfle un costume de squelette et on danse avec bonheur. Peut-être est-ce d'ailleurs pour cette raison que les masques apparaissent sur de nombreuses photographies de Graciela Iturbide ? Il y a cette image très forte d'une femme en tenue de mariée avec le masque d'une tête de mort. Elle tend son voile comme si elle nous invitait à la rejoindre, une sorte de bouquet dans l'autre main. La blancheur spectrale de la mariée se mêle à celle de la finitude de l'être humain et on se demande si nous devrions pactiser avec elle ou s'il nous faudrait courir nous cacher.

Difformes

Se cacher, c'est justement l'idée du masque qui dérobe à nos yeux le visage de l'humain qui le porte et donne parfois une tonalité inquiétante à l'ensemble. C'est le cas dans les photographies de Ralph Eugene Meatyard (1925-1972), peut-être le photographe qui utilise le plus le masque dans son corpus d'images. Chez lui, des têtes difformes poussent sur des corps, se promènent dans des jardins sombres, ouvrent une sensation d'effroi à celui qui les voit. Il provoque le sentiment de l'inquiétante

Mask in photography

As you are getting ready to put on your Halloween makeup, here is a motley panorama of masks; in other words, a look at a frequent motif in photography.

The world of masks lends itself to photographing: masquerades, carnivals, strange rituals in which masked figures turn into monsters with enormous lips, huge eyes, multicolored skin, or twisted facial features. The devil or the grim reaper; gleefully sinister puppets sauntering down the street—this is the world depicted in one of Graciela Iturbide's photographs. These figures are a familiar sight to the Mexican artist: in her country, people love playing with the image of death, wearing skeleton costumes, and dancing in the streets. This might be why masks appear so often in Graciela Iturbide's work... For instance, one powerful image shows a woman wearing a bridal dress and a death's-head mask. She is holding a bridal bouquet in her left hand, while her right extends the hem of her wedding veil as if inviting us to join in. The ghostly whiteness of the bride evokes the pallor of the recently deceased, and we wonder if we should fraternize with her or whether we should run and hide.

Deformities

Hiding, concealment—this is precisely the purpose of the mask which hides the wearer's face from our gaze. The mask may lend an uncanny feel to the disguise, as it does, for example, in the work of Ralph Eugene Meatyard's (1925–1972), perhaps the photographer who features masks in his images most frequently. Deformed heads sit on bodies strolling through dark gardens, frightful to behold. The images are uncanny, as something familiar—the classical human body—is

d'étrangeté, l'impression que quelque chose de familier, le corps humain classique, se confond avec le bizarre - ici un visage impossible. C'est aussi le cas d'une photographie d'Arthur Tress prise en 1975. Une petite fille en robe monte un escalier. Son visage n'est autre que le masque d'un vieil homme avec une longue barbe. Le contraire absolu de sa nature profonde. D'un coup, elle n'a plus d'âge, elle n'a plus de sexe, elle est une espèce de créature créée de toute pièce et, d'une certaine façon, elle peut faire peur, déclencher en nous de la confusion, du trouble.

Transformation

Cindy Sherman joue aussi volontiers avec cette inquiétude quand elle convoque l'image de plusieurs clowns. Tous grimés, un nez rouge, ils entourent littéralement le cadre de la photographie et forment une sorte de bloc en toisant le regardeur, comme un gang de mauvais garçons, tous fous, prêts à en découdre. Car le masque c'est aussi la folie d'un instant, le signe que toutes les conventions sociales ordinaires ont sauté. Dans les photographies de l'artiste angolais Edson Chagas, le masque amuse par le décalage qu'il crée avec le sujet photographié, vêtu de l'habit ordinaire d'un citoyen. En prenant des masques traditionnels africains, Edson Chagas fait aussi référence à la culture animiste, celle qui célèbre justement le costume et l'idée qu'un nouveau visage, conçu spécialement pour une cérémonie, se fait l'écho d'une magie intérieure, d'une transformation de soi. Le masque désigne alors un être que l'on devient un temps précis, un personnage dont on endosse provisoirement le rôle.

Suppliciés

Parfois, c'est ainsi le personnage qu'on est en société qui impose le masque. Irving Penn (1917-2009) a poussé cette idée particulièrement loin en photographiant des

wedded to something bizarre, grotesque—an impossible face.

The viewer gets a similar impression from a 1975 photograph by Arthur Tress. In it, a little girl in a dress climbs a staircase. Instead of a childish face, however, we see the mask of an old, bearded man. The mask belies the inner nature of its wearer. Suddenly, the child has no age or gender; she is a creature created ex nihilo; her figure may be frightening and unsettling.

Transformation

Cindy Sherman also plays with a sense of the uncanny in an image representing a group of clowns. Their faces covered with paint, wearing big red noses, they cluster around the frame of the photograph like a few rough kids ganging up on the viewer, all deranged, spoiling for a fight. The mask thus represents momentary madness, signaling the breakdown of social conventions.

In the photographs by the Angolan artist Edson Chagas, the mask contrasts with the photographed subject who is wearing a corporate uniform. By using traditional African masks, Edson Chagas evokes animist cultures, which celebrate costumes, and the idea that a new face, created expressly for some ceremony, reflects the inner magic and drives self-transformation. The mask thus designates the persona we take on at a specific time, the role we provisionally agree to play.

Torture victims

Sometimes, it is one's position in society that becomes a mask. Irving Penn (1917–2009) explored this idea at length in his photographs of women wearing various kinds of facemasks: beauty creams, cucumber slices, or makeup daintily applied with brushes onto the skin... Penn contemplates these altered, and often

femmes en train de se faire un masque de beauté. Crème spéciale, tranches de concombre et pinceau posés délicatement sur la peau... Penn s'arrête sur ces drôles de visages qui durent un instant, qui sont ceux d'une transition entre un soi d'avant et un soi refait, un soi nouveau pour les grands soirs. Vanité absolue de ces masques éphémères et qui en disent pourtant beaucoup sur la condition féminine, sur les attentes sociétales, sur les rituels contemporains des citadins des grandes villes occidentales. Mais le masque n'a pas toujours cette douceur et cette sensualité. Il peut-être le contraire total. Andres Serrano nous le rappelle avec sa série *Torture* (2015). L'artiste a puisé à la fois dans les événements récents - les sévices infligés sur les prisonniers par les gardiens américains dans la prison d'Abu Ghraib en Irak - mais aussi dans le passé - notamment dans les sombres tableaux de Goya - pour évoquer l'horreur de la torture. Il y a, dans ses photographies, des masques en métal que des bourreaux mettaient sur le visage des suppliciés. Sur le dessin de ses masques, vides d'êtres humains dans les photographies de Serrano, on peut y lire la douleur des sévices, la brûlure qu'inflige à un corps tout acte de torture.

Fantaisie

Mais le masque est cependant, la plupart du temps, une lueur de joie dans un univers sombre. Une photographie d'Alex Webb en témoigne formidablement. Deux jeunes gens, l'air désabusé, posent devant un type allongé sur un trottoir. Ils sont tous les deux maquillés et ce maquillage forme un masque de couleurs vives qui tranche nette avec l'ambiance générale de l'image. Même dans cette misère, il y a de la fantaisie et on peut imaginer qu'une fête vient de s'achever, qu'il y a derrière ce désarroi apparent un temps de grâce. C'est aussi la série de photographies d'enfants prise par Helen Levitt dans les rues de New York dans les années 1940. La photographe enregistre les différents masques que portent

short-lived, faces, which represent transition between a before and an after, between a former self and a self made up for a special occasion. The absolute vanity of these ephemeral masks eloquently comments on women's condition, social expectations, and the rituals of contemporary inhabitants of big cities in the West.

However, masks are not always this tender or sensuous. The contrary may be true, as Andres Serrano reminds us in his series *Torture* (2015). The artist draws both on current events—prisoner abuse by the American guards in Abu Ghraib in Iraq—as well as historical representations—specifically Goya's somber etchings—to evoke the horrors of torture. His photographs include metal masks that torturers would put on their victims. Although empty, these masks speak of the pain inflicted by the tormentor, hinting at the contour of a body seared by acts of physical or mental torture.

Imagination

Despite its more sinister associations, the mask is, most often than not, as a photograph by Alex Webb shows, a ray of sunshine in a world filled with darkness. The photograph represents two disillusioned youngsters posing in a street front of a middle-aged man passed out on the pavement. The faces of both boys are covered with bright-colored paint which contrasts with the rest of the image. Even amid poverty, there is room for imagination: perhaps a party had just come to an end, having brought some reprieve to this distressed neighborhood.

The series of children's photographs taken by Helen Levitt in 1940s New York creates a similar impression. The photographer has

les mêmes qui jouent dans les avenues pauvres de la ville. Le masque est ici à la base d'un imaginaire qui les emportent loin de la misère, qui les font reines et rois et rires le temps d'une pluie ou d'un rayon de soleil, comme si on pouvait être un autre que soi quand on le souhaite, porter un visage qui nous plaît ou nous effraie, nous transformer et, en humain accompli, nous réinventer. Masques faut-il.

Par Jean-Baptiste Gauvin

Remerciements : Graciela Iturbide, Arthur Tress, Andres Serrano.

captured various masks worn by kids playing in an impoverished area of the city. The mask here is a springboard for the imagination, transporting the children beyond poverty and turning them into kings and queens. Rain or shine, the mask provokes laughter, as if one could change one's identity at will, wear a face that pleases or frightens, transform us, and, having done so, help us to reinvent ourselves.

By Jean-Baptiste Gauvin

Thanks to: Graciela Iturbide, Arthur Tress, and Andres Serrano.